



140. Une voix lente demande sans intonation : "Qui êtes-vous ?" Maintenant que Lacuzon sait avec certitude qu'il a affaire à un être humain, un grand soulagement s'empare de lui. Bien qu'il soit toujours surpris, il n'a plus peur. La personne qui lui a parlé est-elle un ami ou un ennemi ? "Qui êtes-vous vous-même ?" Demande Lacuzon. "Vous ne le savez pas ? Murmure la voix. "Non, je ne sais pas."

"Alors que venez-vous faire ici ? Pourquoi réveiller le prisonnier ?"

"- Quoi, s'écrie Lacuzon, vous êtes prisonnier ?"

"N'essayez pas de me tromper", poursuit l'inconnu. Si vous êtes envoyé par Antide de Montaigu, mon ennemi mortel, et si vous êtes chargé de me tuer, faites-le maintenant. La main qui tue est aussi la main qui délivre."

Lacuzon allait répondre quand un bruit d'armes et les chevaux se fait entendre au-dessus de la citerne.

"Silence !", murmure Lacuzon.

"Qui donc êtes-vous ?" Répéta la voix mais plus douce maintenant. "Votre sauveur, peut-être. Mais au nom du ciel, silence maintenant. S'ils nous découvrent ici, nous sommes tous deux perdus." " Alors allons dans mon cachot." Dit l'inconnu. Lacuzon sent une main saisir la sienne. Il marche lentement. Lacuzon découvre bientôt une ouverture étroite et basse dans la paroi rocheuse qui aboutissait à la prison de l'inconnu.

"Nous sommes arrivés" Dit-il.

"Il y a une botte de paille. Asseyez-vous dessus si vous voulez. Il fait moins froid ici que dans la citerne. Mais je vois que vous êtes assez jeune et fort et les jeunes gens craignent moins le froid que les personnes plus âgées.

"Comment savez-vous que je suis jeune et fort ?"

"Mes yeux sont habitués à voir dans la nuit comme ceux d'une chouette depuis que je passe ma vie dans l'obscurité de ce cachot".



141. "Alors il y a bien longtemps que vous êtes prisonnier ?"

Demande Lacuzon.

"Depuis vingt ans."

"Vingt ans !", répéta Lacuzon avec consternation.

"Pouvez-vous comprendre ce que j'ai souffert pendant ces vingt années? Oui, j'ai terriblement souffert. Tous les autres captifs seraient devenus fous sous cette torture morale. Mais chez moi tout est resté intact : l'esprit, les pensées ... J'ai tout gardé, le souvenir, le regret, l'attente, la haine !... Oh, toutes ces longues heures pendant lesquelles j'ai tant désiré que la mort vienne me détourner de cette horreur !

"Combien de fois," continue le vieil homme, "j'ai eu envie de me briser le crâne contre les murs. Seule la haine m'a donné la force de vivre !" Pendant un moment, l'inconnu s'arrête, silencieux, submergé par l'émotion.

Puis il poursuit: "Jeune homme, mon exaltation vous semblera étrange et comment me comprendriez-vous ? Mais je n'ai pas vu de visage depuis vingt ans. "

"Je n'ai même jamais vu le visage de mon geôlier car le guichet par lequel on me jette ma nourriture ne s'ouvre jamais qu'à moitié. Je n'ai pu serrer la main à personne depuis vingt ans mais il y a soudainement quelqu'un qui m'offre de serrer sa main amie car vous êtes mon ami puisque vous êtes aussi l'ennemi d'Antide de Montaigu !"

-" Oui, son ennemi", répondit pensivement Lacuzon, son plus mortel ennemi !"

"Après moi !", dit doucement le prisonnier.

"Et bientôt ce compte terrible sera réglé !"

"Puissiez-vous dire vrai ! Si je meurs bien vengé, je mourrai heureux !"



142. Après un moment de silence, Lacuzon dit : "C'est la Providence qui m'a conduit auprès de vous. Je vous rendrai la lumière et la liberté. Mais je pense avant tout à celle que je suis venu défendre et secourir ici, et qui va certainement aussi nous aider à nous échapper."

"Est-ce donc pour une femme que vous êtes au château de l'Aigle ?", Demande le prisonnier.

"Oui, Messire."

"Une jeune fille, n'est-ce pas ?"

"Oui !"

"Et elle a été amenée ici par un misérable bandit qui l'a livrée comme otage au sire Antide de Montaigne ?"

"En effet, s'exclame Lacuzon avec étonnement, mais comment pouvez-vous le savoir ?"

"C'est étrange, n'est-ce pas que je sache tout cela ? Je peux vous en dire encore beaucoup plus. Je sais même qui vous êtes !"

"Et pourtant je ne vous avais jamais vu auparavant."

Lacuzon est trop stupéfié pour pouvoir répondre quoi que ce soit. "Il n'y a qu'un homme, poursuit l'étranger, qui oserait s'aventurer ainsi dans la fosse aux lions. Il n'y a qu'un seul homme qui ferait cela pour libérer Églantine. "

"Églantine !" répète Lacuzon qui croyait rêver. "Et cet homme ! C'est Jean Claude Prost !...c'est le capitaine Lacuzon !"

Le capitaine ne répondit pas.

"Dites-moi que je ne me suis pas trompé ?", demande le prisonnier.

Et comme Lacuzon se taisait toujours, il dit tristement: "Me suis-je donc trompé ? Je sais que c'est la nièce du curé Marquis, la cousine de Lacuzon qui est retenue captive dans ce château. Et je sais aussi que cette jeune fille s'attend à ce que quelqu'un vienne la libérer. Dites-moi, est-ce que je me suis trompé ?"

"Non", répond Lacuzon. "Je suis en effet Jean-Claude Prost !"



143. Maintenant que Lacuzon sait qu'il peut faire confiance à l'inconnu, il raconte pourquoi il est descendu dans la citerne. "C'est le son du cor qui m'a fait fuir ici."
 "Le son du cor !", répéta le vieil homme. "Hier, Antide de Montaigu a eu une longue entrevue avec un autre seigneur que vous connaissez sans doute. Quand ils se sont séparés, ils ont dit : à demain..."
 "Mais comment pouvez-vous savoir tout ce qui se passe dans le château ?" Demande Lacuzon.
 "Je vais vous le dire !" Le vieil homme prend la main du capitaine et l'amène à l'un des angles du cachot.
 Lacuzon ne comprend plus son étrange compagnon. Comment cet homme qui n'a pas vu la lumière du jour depuis vingt ans, qui ne parle jamais à personne, peut-il connaître tous ces détails sur le château ?

Oui, cet homme sait même des choses sur les événements qui se passent dans la province.
 "Appuyez votre oreille contre ce mur", dit l'étranger. Lacuzon obéit. Il entend dans l'instant, le bruit de deux voix.
 Une de ces voix, Lacuzon ne peut pas en douter, est celle d'Antide de Montaigu. S'il s'était trouvé en ce moment dans la même pièce que celle du seigneur de l'Aigle, Il n'aurait pu entendre plus distinctement la conversation. Tout ce qui se dit à l'intérieur semble si clair.
 "Qu'est-ce que tout cela signifie ?" Demande-t-il.
 "Je vous expliquerai plus tard", dit l'inconnu, "Mais maintenant, écoutez bien ce qui est en train de se discuter à l'intérieur. Parce que ou je me trompe fort ou cet entretien va vous intéresser !" Lacuzon remet son oreille contre le mur et écoute attentivement.



Pourquoi Antide va-t-il dans la cour ?



144. Nous sommes maintenant dans le salon d'Antide de Montaigu, le seigneur du château l'Aigle, quelques minutes avant que ne sonne le cor qui annonçait le visiteur nocturne. Antide de Montaigu assis au coin du feu, devant une table de chêne, traçait des caractères bizarres sur une grande feuille de papier. Juste en face de lui se trouve Magui la sorcière, le regard apparemment vague et distrait en apparence mais qui scrute en réalité le visage d'Antide de Montaigu.

Puis le son du cor retentit soudainement, faisant tressaillir le comte. De Montaigu se lève précipitamment de son fauteuil et appuie sur le bouton caché près du tableau, démasquant à nouveau le couloir secret par lequel Magui était arrivée ici même

il y a quelques heures.

"Femme", dit Antide de Montaigu, "j'ai l'intention de vous confier une grande mission qui demandera beaucoup d'intelligence. Mais maintenant, Entrez dans le couloir et restez-là et attendez que je vous appelle."

"N'allez pas m'oublier au moins, Monseigneur ?" supplie Magui.

"À cet égard, soyez sans inquiétude !" dit avec hauteur le comte de Montaigu.

Une fois le panneau refermé derrière Magui, Antide de Montaigu appelle le valet qui avait conduit Églantine dans le salon. L'homme porte une lanterne avec lui. Les deux hommes quittent la pièce et descendent les escaliers menant à la cour.



145. Antide de Montaigu appelle les gardes sur le mur et leur donne l'ordre d'ouvrir les portes et de baisser le pont-levis. Quelques instants plus tard, le cliquetis des chaînes du pont-levis rompt le silence de la nuit. Puis un profond silence revient comme celui régnant quelques minutes auparavant. Rien ne trahit la présence d'hommes là-bas. Antide a pris soigneusement des mesures de précaution pour qu'aucun de ses plans ne puisse être dévoilé ! Ensuite, un cavalier entre par la porte. Il est enveloppé dans un immense manteau brun foncé et escorté par une douzaine de soldats.

Le visiteur et Antide de Montaigu se saluent cérémonieusement sans dire un mot. Alors les hommes se rendent sur le chemin de ronde. Le pont-levis a été relevé. Seulement précédés du valet qui porte la lanterne, les deux hommes traversent la cour et montent l'escalier qui mène au salon d'Antide de Montaigu. Dans la cour, on peut entendre seulement le bruit des hommes qui parlent en sourdine et des chevaux impatients, dont les sabots heurtent les pavés.



146. Une fois les deux hommes installés au salon, le visiteur laisse glisser la cape de ses épaules. Antide de Montaigu lui offre un fauteuil puis il dit d'un ton cordial: "Comte de Guébriant, soyez les bienvenu."
 "Le représentant de Sa Majesté le Roi de France se réjouit qu'il soit le bienvenu chez le gouverneur du comté de Bourgogne!", Répond le comte en insistant sur les cinq derniers mots.
 Quand il entend ce titre, le titre qu'il souhaitait ardemment, Antide de Montaigu commence à frissonner et son visage devient rouge foncé de joie.
 "Gouverneur du comté de Bourgogne ?" Répète-t-il.
 "Oui !", répond le comte de Guébriant, "et cela signifie que vous serez en charge de : Saint-Claude, Lons-le-Saunier, Dole, Salins et Nozeroy".

"Alors, s'exclame Antide, le cardinal Richelieu daigne enfin être d'accord".
 Le comte de Guébriant interrompt le seigneur du château l'Aigle. "Comte de Montaigu," dit-il, "afin d'éviter les malentendus, il est indispensable de récapituler ce qui s'est passé depuis le début de nos négociations."
 "A quoi bon ? Nous le savons d'avance tous les deux, de toute façon ?"
 "Certes, nous le savons mais je crois que sur certains points il y avait des divergences et je crois qu'il me paraît essentiel d'y revenir."



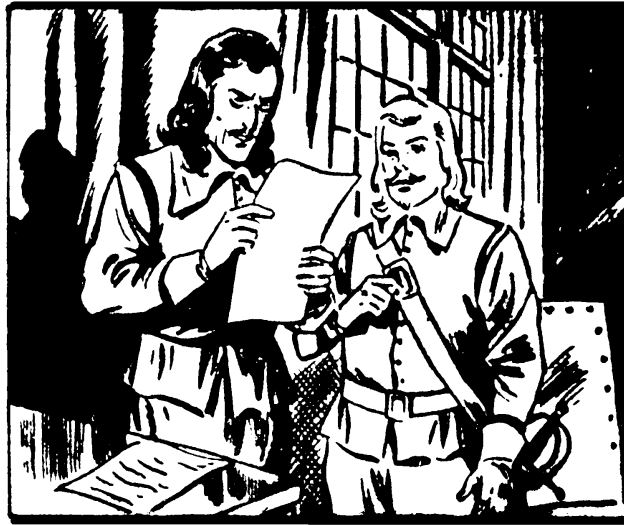
147. La conversation entre le seigneur du château L'Aigle et le comte de Guébriant dure longtemps. Les hommes peuvent difficilement parvenir à un accord. En effet, le comportement d'Antide de Montaigu est jugé sévèrement par le camp Français et Guébriant ne lui cache pas. "Vous êtes accusé de ne pas aller assez vite avec ces trois hommes : Lacuzon, Varroz et Marquis. Leur confiance envers vous est sans limite, la pensée d'une trahison ne leur est pas encore venue à l'esprit. Et depuis six mois que vous appartenez à notre cause, vous auriez eu vingt fois l'occasion de capturer ces hommes et de nous les livrer. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? " "Eh bien, je vais vous expliquer...En effet, plusieurs fois j'ai eu l'occasion de tenir en mon pouvoir Lacuzon et les deux autres membres de la trinité et de les livrer. Mais pourquoi ne l'ai-je pas fait ?"

"Je me serais mis pieds et poings liés à votre merci ou plutôt à celle du roi de France et du cardinal de Richelieu. Et c'est ce que je ne voulais pas accepter. Une fois le service rendu, le roi oublie facilement son serviteur !"

"Seigneur de l'Aigle, s'écrie Guébriant, caustique, ce doute envers le roi est une injure !"

"Cette injure ne s'adresse pas à vous et sa Majesté ne relèvera pas !." Avec habileté, de Montaigu démontre facilement à son partenaire Français que celui-ci ne peut rien faire sans son aide. Il oriente ensuite la conversation vers d'autres sujets dont l'un le préoccupe au plus haut point.

"Le titre dont vous avez parlé juste après votre arrivée me fait croire qu'une décision a finalement été prise. Mais je voudrais avoir plus de certitude à ce sujet et je voudrais voir les preuves. "



148. Le comte de Guébriant tire un papier d'une enveloppe. Il remet la lettre au seigneur de l'Aigle et dit : " Voici la preuve que vous demandez !"

Antide de Montaigu saisit avidement le papier. Il le déplie et le parcourt d'un seul regard. C'est un message envoyé par le duc de Saxe-Weimar au comte de Guébriant.

"Cette lettre, dit de Montaigu, annonce une autre lettre du cardinal de Richelieu que vous êtes chargé de me remettre."

"Oui Messire comte... La voilà. Bien que les instructions que j'ai reçues me prescrivaient de ne vous la donner qu'au moment où vous auriez tenu toutes vos promesses... Mais votre franchise m'a donné confiance."

Le seigneur de l'Aigle brise le cachet de cire rouge qui fermait l'enveloppe. Il déplie le parchemin et lit. Au fur et à mesure de sa lecture, son visage devient plus rayonnant. Une fois la lettre lue, il s'exclame :

"Comte de Guébriant, savez-vous ce que contient cette lettre ? Je suis heureux d'avoir pu lire que la loyauté du cardinal de Richelieu, celle du duc de Saxe-Weimar et la vôtre ne pouvaient être

souçonnées..."

"Demain, je remplirai mes devoirs. Incidemment, j'ai déjà de bonnes nouvelles pour vous : un des membres de la trinité est déjà en notre pouvoir !"

"Lacuzon ?", S'écria le comte de Guébriant. "Non, ni Lacuzon ni Varroz, le premier et le second nous ont échappé. Mais nous avons le troisième en notre pouvoir : le curé Marquis est notre prisonnier."

" En effet, c'est là une bonne et importante nouvelle ! Pouvez-vous me donner quelques détails sur cette capture ? Et quels sont vos projets futurs ? "

"Marquis a été fait prisonnier par les Gris il y a quelques heures et je leur ai donné l'ordre d'amener le prisonnier directement au château de Clairvaux, où le comte de Bauffremont, notre allié, se chargera de lui. Mes plans à votre égard, sont clairs : je vous livrerai bientôt Lacuzon et Varroz. Mais leur capture ne sera pas facile ! "

"Où sont-ils maintenant ?"

"Au trou des Gangônes."



149. Le comte de Guébriant reprend : "Je veux vous faire une proposition". "Je ne suis pas un diplomate, moi, seulement un soldat. Varroz et Lacuzon sont certes mes ennemis, mais ce sont de braves gens et je veux qu'ils meurent d'une mort honorable, comme ils le méritent, sur le champ de bataille, les armes à la main. N'est-il pas possible au lieu de les attirer dans un piège comme des fouines, d'aller les attaquer directement au trou des Gangônes avec une petite armée et de les attraper là-bas ?" Antide de Montaigu sourit. "C'est chevaleresque, Messire comte mais complètement impossible !" Dit-il. "Vous devez savoir que le trou des Gangônes est formée par un dédale de rochers et de grottes. Cet endroit est imprenable, même si nous cernons l'endroit pendant très longtemps. En outre, la grotte renferme des issues secrètes connues seulement de Varroz, Marquis et Lacuzon. Donc, si nous devons cerner la grotte, nous aurions de gros risques que les partisans s'enfuient et nous attaquent ensuite dans le dos." "Je comprends. Nous pouvons seulement recourir à la ruse."

"Que comptez-vous faire ?"

"Je ne le sais pas encore. Mon plan sera dicté par les circonstances. Je ne pense pas qu'il soit difficile d'attirer dans un piège adroit, des hommes sans défiance ..."

"Judas !" murmura de Guébriant avec dégoût, mais assez bas pour que l'autre ne puisse l'entendre.

"Dès aujourd'hui", poursuit Antide de Montaigu. "car il est déjà minuit passé. Je vais me mettre à l'oeuvre".

"Je dois encore écrire un message au seigneur de Bauffremont dans lequel je lui demande de bien vouloir faire garder avec une attention particulière, le curé Marquis." Tout en parlant, Antide de Montaigu reprend sa plume. Il rajoute quelques caractères aux lignes tracées sur le papier il y a quelques heures. "Et qui va se charger de porter cette lettre ?" Demande de Guébriant.

"Une vieille femme en qui j'ai confiance et que personne ne peut soupçonner. Même si elle perdait cette lettre, personne ne pourrait en tirer avantage car je l'ai écrite avec des signes connus seulement du comte et de moi.

"J'admire la prudence que vous savez mettre en toutes choses !".



150. Après avoir relu sa lettre et l'avoir cachetée et mise sous enveloppe, il appuie sur le bouton à côté du tableau et appelle Magui. Elle vient immédiatement. "Vous pouvez maintenant faire la preuve de votre zèle pour nous aider. Pouvez-vous vous mettre en route tout de suite ?"

"Oui Messire !"

"Combien de temps vous faut-il pour aller d'ici à Clairvaux ?"

"Quatre heures."

"Ainsi vous arriverez là-bas avant le jour ?" "Oui Messire."

"C'est bien ! Prenez cette lettre et remettez-la personnellement au comte de Bauffremont."

"Je vais cacher la lettre dans ma besace où personne ne le cherchera. Mais il reste une difficulté: on ne permettra jamais à Magui la sorcière, de parvenir jusqu'au comte."

"C'est vrai. Prenez cette bague, montrez-la à la sentinelle et dites que vous venez de ma part. Toutes les difficultés seront alors aplanies. Vous direz au comte que j'attends une réponse. Vous m'apportez cette réponse après avoir pris du repos pendant quelques heures." " Et par quelle porte devrai-je arriver lorsque je serais revenue ?"

"Par la petite porte du rempart, en voici la clé." Magui disparaît dans le couloir secret et le panneau se referme derrière elle.

"Comte de Montaigu", dit le sire de Guébriant, "je crois que notre conférence est terminée."

"Nous voici d'accord sur tous les points, maintenant."

"J'en suis heureux, Messire et j'ai hâte de prouver au roi de France et au Cardinal que je suis digne de la confiance qu'ils veulent bien porter en moi."

"Il est maintenant de votre intérêt autant que du nôtre que la Franche-Comté devienne une province française car le jour même, vous deviendrez gouverneur du comté de Bourgogne". "Messire, avant trois mois, la Franche-Comté sera une province française".

"Voulez-vous donner des ordres maintenant pour que mes gens et mes chevaux se tiennent à ma disposition ?"

Le seigneur du château l'Aigle sonne, appelle un valet et lui donne quelques instructions. L'homme disparaît en toute hâte en direction de la cour de la citerne. Quelques minutes après, le comte de Guébriant s'en va, accompagné par Antide de Montaigu et franchit le pont-levis du château de l'Aigle.



151. Lacuzon et l'inconnu sans en perdre un seul mot, comprirent la longue conversation entre Antide de Montaigu et le comte de Guébriant. Le capitaine devait se maîtriser pour ne pas crier de colère et d'indignation. La nouvelle imprévue de la captivité du curé Marquis l'avait bouleversé, il a bondi mais le vieil homme l'a calmé en disant qu'il ne serait pas si difficile de libérer ce fidèle ami. L'apparition de Magui semblait inexplicable. Lacuzon est certain, cependant, qu'elle ne les trahissait pas car même si elle sait que Lacuzon est au château, elle n'en a apparemment rien dit.

"Comment est-il possible que nous entendions ici tout ce qui se dit dans le salon d'Antide de Montaigu ?" Demande Lacuzon.

"Je me le demandais souvent aussi" Dit L'inconnu

"Il est remarquable que nous ne puissions entendre quelque chose que lorsque nous collons notre oreille contre le mur. Je pense qu'un mur ou une partie d'un mur de la chambre d'Antide de Montaigu s'appuie sur la voûte même du cachot. Un savant pourrait probablement l'expliquer mieux que moi."

"Plus tard, je vous dirai quels événements m'ont fait - après une nuit terrible - découvrir que je pouvais écouter les conversations de cette façon. Mais maintenant, nous devons seulement penser à la façon dont nous pouvons quitter le château."

La cour est vide maintenant.

"Venez." L'inconnu reprend la main de Lacuzon et le ramène dans le couloir qui aboutit au cachot. "Suivez-moi", dit-il. "Maintenant, la chance de retrouver la liberté est enfin venue à moi."



152. Lacuzon et son compagnon sont à peine arrivés sur la corniche glissante que quelque chose à côté d'eux agite violemment l'eau.
 Une voix au-dessus d'eux murmure: "C'est l'échelle."
 Lacuzon lève la tête avec reconnaissance. Il sent la main de l'inconnu trembler dans la sienne. Se retrouver si proche de la liberté submerge l'inconnu d'une foudroyante émotion. "Soyez courageux maintenant !", murmure Lacuzon.
 "Pardonnez-moi ma peur", dit le prisonnier. "L'idée d'être libre est si incroyable pour moi. Maintenant je suis calme à nouveau."
 "Messire, répondit Lacuzon, je vais monter le premier. Églantine s'attend à me voir seul, et si vous montez juste derrière moi, la première fois, elle pourrait pousser un cri de surprise."

"Oui, montez vite. Je vais vous suivre." Dit l'inconnu.
 Lacuzon monte sur l'échelle.
 L'inconnu le suit des yeux en restant immobile sur la corniche.
 Églantine, cependant, avait entendu une autre voix venant du fond de la citerne. Ses yeux sont grands ouverts. Elle est soulagée quand elle voit Lacuzon, qui s'agite habilement sur la corniche qui entoure la citerne.
 "Tu n'es pas seul", demande-t-elle tendue.
 "Non", répondit le capitaine.
 "Qui donc t'accompagne ?"
 "Un ami"
 "Mais comment est-ce possible ?"
 "Je te le dirai plus tard. Maintenant, je t'en prie, pas un mot de plus."
 A ce moment, la tête de l'inconnu émerge de l'orifice de la citerne.



Noble malgré ses haillons

153. Lacuzon se dirige vers la citerne pour aider l'homme. Il fait moins noir ici que sous terre et maintenant Lacuzon peut mieux voir à quoi ressemble son compagnon. C'est un homme de 55 à 60 ans. Il est grand et a l'air plein de noblesse malgré les haillons qu'il porte, les longs cheveux qui lui couvrent la tête et l'immense barbe blanche qui tombe jusqu'à la poitrine. L'inconnu a regardé attentivement Lacuzon et ses yeux sont pleins de reconnaissance. "Je suis prêt, capitaine", dit l'homme. "C'est de l'autre côté de ces murailles que nous retrouverons la

liberté". Répond Lacuzon. "Je vous suivrai, mais d'abord, retirons l'échelle de la citerne". "Pourquoi faire ?" "Il vaut mieux que de Montaigu ne s'aperçoive de notre fuite que le plus tard possible". "Effectivement" admet Lacuzon en retirant l'échelle de la citerne. Tandis que Lacuzon ramène l'échelle à l'endroit où il l'avait prise, Églantine et le prisonnier se dirigent vers la voûte qui reliait la cour de la citerne avec le chemin de ronde. Tout est calme et désert. Seule la lumière brille encore aux fenêtres de la pièce où Antide de Montaigu caresse avec amour ses plans de trahison et de grandeur.



154. Lacuzon entre le premier sous la voûte suivie d'Églantine et du prisonnier. Il marche à dix pas devant les autres. Une main tient le pistolet, l'autre la poignée de sa rapière. Ses yeux scrutent les ténèbres; il essaie de sonder les secrets des plus sombres recoins. Il écoute attentivement à l'affût du moindre bruit suspect.

Églantine tremble. Elle sait comment peut finir cette dangereuse aventure : soit ils retrouveront la liberté et mettront un terme aux activités d'Antide de Montaigu et sauveront ainsi toute la province, soit l'aventure se terminera très vite et les conséquences en seront terribles. Bientôt, ils ont dépassé la voûte.

Ils voient déjà le début du chemin de ronde. Ils arriveront bientôt à cette partie de la muraille que le capitaine a choisie comme étant la plus favorable pour l'escalade. Les lèvres de Lacuzon remuent comme pour murmurer : "Comment cette entreprise risquée finira-t-elle ?"

Il n'ignore rien de ses doutes mais ne veut y faire aucune allusion devant ses compagnons car ils dépendent entièrement de lui. Puis, soudain, une silhouette humaine émerge de l'ombre du grand bâtiment alors qu'ils ne l'avaient pas remarquée jusqu'à présent. "Qui est là ?", cria le soldat. Surpris par ce retournement inattendu et défavorable de l'affaire, les trois fugitifs restent pétrifiés, incapables de penser ou d'agir calmement.



155. Lacuzon ne répond pas à l'injonction du soldat. Pendant un instant, il regarde Églantine et l'inconnu. Il hoche la tête presque imperceptiblement. Il espère toujours atteindre le mur, avant que la poursuite ne commence. Il s'élançe en avant. Pendant un moment, le soldat est déconcerté par la rapidité du mouvement. Il est tellement surpris qu'il hésite un instant à agir.

Puis il épaule son mousquet et presse la détente, un coup de feu assourdissant déchire le silence de la nuit. Le son se répercute mille fois. Une balle siffle à quelques centimètres de

la tête de Lacuzon.

Quelques instants plus tard, l'homme disparut dans l'obscurité, mais les fugitifs l'entendirent hurler : "Alarme ! Alarme !"

Tout le château semble s'éveiller à ce cri qui résonne dans la nuit. Les lumières s'allument derrière les fenêtres et les hommes munis de torches, sortent. Les hommes et les domestiques reprennent l'appel du soldat : "Alarme ! Alarme !" La cour est remplie d'hommes d'armes et de valets qui courent en tous sens. Personne ne sait exactement ce qui se passe et la confusion est grande. "Alarme ! Alarme !" Ce cri résonne toujours.



156. "Nous sommes perdus !", balbutia Églantine.
 "Pas encore !", répondit Lacuzon, d'abord hésitant puis, prenant une décision : "En avant, nous devons y retourner !", dit-il. "Nous allons redescendre dans la citerne."
 "Nous nous y tiendrons cachés jusqu'à la nuit prochaine."
 Le capitaine a remarqué que les poursuivants sont encore loin de la citerne et qu'il y a donc une grande chance pour que les trois fugitifs puissent atteindre la citerne sans être vus.

Le temps presse cependant, et ils devront agir rapidement. Mais au moment où Lacuzon voulait reprendre l'échelle qui heureusement se trouvait dans un coin sombre, dix valets équipés de torches viennent investir la cour.
 - "Trop tard !", murmura Lacuzon, nous n'aurons jamais le temps d'atteindre la citerne." Mais alors il pense soudain à une autre solution: "La terrasse ! Gagnons la terrasse."



157. Les trois fugitifs montent l'escalier menant à la terrasse.
 "Ici au moins, nous pourrons nous cacher et même si nous sommes découverts, nous pourrons essayer de nous défendre, derrière le tronc des arbres et les haies." Dit Lacuzon. Il referme soigneusement la grille qui était ouverte. Églantine, Lacuzon et l'inconnu se dissimulent derrière les haies de buis touffues.
 "Capitaine", dit tout bas l'inconnu, capitaine, au nom du ciel, donnez-moi une arme, que je puisse au moins défendre ma

vie."

"Si nous sommes surpris, j'aurais eu au moins le bonheur de leur vendre chèrement ma vie !"

Lacuzon lui donne son poignard.

Puis les bruits qu'ils ont entendus au loin se rapprochent soudainement.

Les hommes d'armes doivent maintenant être près de la terrasse et le risque devient grand d'être découverts. Églantine a l'air mortellement pâle.

Lacuzon murmure : "Allons-nous mourir ici ?"